

**DE BARCELONNETTE AU MEXIQUE
ET RETOUR (POUR CERTAINS)
HISTOIRE D'UNE EMIGRATION REUSSIE**

Philippe MARTIN
Société de Géographie de Genève

L'origine

La petite ville de Barcelonnette est située aux deux tiers du trajet entre le Léman et la Méditerranée, dans le département des Alpes-de-Haute-Provence, anciennement des Basses-Alpes, à la hauteur du lac de Serre-Ponçon, proche de la frontière de l'Italie sur la route de Cúneo. Chef-lieu de la vallée de l'Ubaye, Barcelonnette organise chaque été un festival latino-mexicain, rapport à ses habitants qui émigrèrent massivement au 19^e siècle au Mexique. Barcelona fut fondée en 1231 sur un site gallo-romain par un comte de Provence, Raimond Béringier V. Ce nom de Barcelona rappelle les origines catalanes du comte. Elle a été gouvernée par le Comté de Savoie de 1388 à 1713, date où elle fut rattachée à la France par le Traité d'Utrecht. Il n'y avait donc pas comme aujourd'hui de frontière à l'est, mais les hautes montagnes formaient par contre un barrage naturel, principalement en hiver. L'accès n'était guère plus commode vers l'ouest, puisqu'il faudra attendre 1883 pour disposer d'une véritable route.

Comme les villages étaient donc bloqués en hiver et l'activité forcément réduite durant la mauvaise saison, les uns tissaient la laine ou filaient le chanvre ou la soie, alors que d'autres quittèrent la vallée pour devenir bergers transhumants. D'autres, et c'est plus curieux, devinrent instituteurs, donnant des leçons de lecture, d'écriture, de grammaire, de mathématiques et même de latin. Cela s'explique par la solide scolarisation qui prévalait dans la région : la première école normale du département des Basses-Alpes fut installée à Barcelonnette en 1832. Au milieu du siècle, 9 habitants de la Vallée sur 10 savent lire et écrire.

Enfin, d'autres encore devinrent colporteurs des tissus et soieries de leur production ou encore de vêtements qu'ils achetaient dans des maisons de gros à Lyon et qu'ils revendaient en Provence, en Bourgogne, en Dauphiné et dans le Piémont, même jusque dans les Flandres suivant

les époques. C'est là le véritable et très modeste début de toute l'histoire qui va suivre.



Fig. 1 : Rue à Barcelonnette, aujourd'hui.

La Louisiane

En 1805, à 24 ans, Jacques Arnaud quitte l'Ubaye pour la Louisiane, un territoire qui vient d'être vendu par Napoléon aux jeunes Etats-Unis. Il est accueilli par la communauté acadienne (qui sont d'anciens émigrés normands et poitevins) dans la Louisiane des bayous. Il y fonde un domaine agricole, prend pour épouse une Acadienne qui lui donnera une nombreuse descendance, et s'oriente vers l'agriculture, les plantations et l'élevage. Les deux frères de Jacques, Marc Antoine et Dominique, partent le rejoindre. Ils ont déjà l'expérience des tissus puisque leurs parents exploitent une filature mue par un moulin à eau. A eux trois, par la technique du colportage, ils vendent essentiellement des produits textiles et créent une bourgade appelée Arnaudville (6000 habitants aujourd'hui, jumelée avec Jausiers qui est à 9 km de Barcelonnette). Vers 1818 les trois frères exportent leur savoir-faire commercial vers le Mexique, alors frontalier de la Louisiane et qui est devenu indépendant, et ouvrent un magasin de tissus.



Fig. 2 : Plaque commémorative des Frères Arnaud à Barcelonnette.

D'autres *Barcelonnettes* émigrèrent en Louisiane pour se consacrer eux aussi à l'agriculture. Ils établirent également des sortes de bazars, des *General Stores*, en bordure de leurs plantations. C'était mieux que le colportage de leurs ancêtres et moins spectaculaire que les futurs grands magasins mexicains.

L'émigration

C'est avec l'installation des frères Arnaud au Mexique que commence l'aventure des *Barcelonnettes*. Comme les affaires marchaient, ils firent venir en 1830 encore trois autres personnes de Jausiers. En 1845 deux s'en retournent en France avec chacun environ 250'000 francs or. Ce sera le début d'une importante émigration.

Durant la première moitié du 19^e siècle, les Ubayens furent peu nombreux. Ainsi sur la période comprise entre 1845 et 1852 où des

données précises existent, on ne compte que 72 Barcelonnettes sur 962 émigrés français, soit le 7% environ. Leur suprématie dans le commerce ou la fabrication de tissus ne viendra qu'à la fin du siècle, de 1880 jusqu'à 1910. Au début, moins de la moitié seulement étaient actifs dans ce domaine.

Au milieu du 19^e siècle, l'émigration vers le Mexique a remplacé l'émigration saisonnière. A la fin du siècle ils seront 5000 à avoir franchi l'océan et 6000 à 7000 en tout jusqu'à 1950.

Les jeunes font le choix eux-mêmes, attirés par l'exemple des autres, ou bien ils sont repérés par un ancien qui recrute pour ses confrères au Mexique. Une fois la décision prise, la famille finance l'équipement et le transport. Tous voulaient faire du commerce, aucun exploiter la terre. Ces paysans de 16 ou 17 ans partaient alors en groupe pour Digne à cheval, puis par diligence à Bordeaux où ils embarquaient sur des bateaux à voiles pour un voyage de 50 à 90 jours jusqu'à Vera-Cruz (orthographe de l'époque). De là, ils continuaient aussitôt vers la capitale, avec des muletiers, par une marche d'une vingtaine de jours.

Plus tard, ils voyageront en diligence, puis en train pour Paris, où ils seront logés dans des hôtels pour Barcelonnettes et équipés au *Bon Marché*. Les patrons seront sur le quai pour leur dire au revoir. La traversée en bateau à vapeur depuis Saint-Nazaire ne sera plus que de 25 jours. A Vera-Cruz un commissionnaire leur délivrera un billet pour un train bondé. Arrivés à Mexico au *Centro Mercantil*, ils auront droit à un repas et commenceront le travail le jour même...

La vie au Mexique

Ils logeaient - jusqu'à 4 par chambre - au dernier étage du magasin qui comportait 10 à 50 chambres modestement meublées pour le personnel, les chefs et parfois le patron aussi. Ils mangeaient dans l'arrière magasin. Ceux qui n'avaient pas encore d'emploi en arrivant étaient recueillis chez les Ubayens qui les nourrissaient le temps de trouver une place et les logeaient même encore 6 mois après. Les journées de travail étaient de 10 h, 12 h dès la première promotion. Au magasin, les débutants commençaient leur journée par le nettoyage, suivi du déballage des lourdes pièces de toile.

Les distractions étaient peu nombreuses : conversations (et bagarres) en chambre ou sur le trottoir le soir, cinéma parfois, en trichant sur l'heure de retour qui était contrôlée. Ils disposaient de quelques jours de congé par an ainsi que le dimanche après-midi pour quelques rares parties de campagne qui les mêlaient à la population mexicaine, avec aussi souvent des bagarres à la clé en raison de la méconnaissance des usages locaux et du caractère jaloux des Mexicains. Sinon, pas de sorties, pas de dépenses, peu de nouvelles du pays car même l'affranchissement des lettres était onéreux.

Leur budget se composait pour un quart d'une somme destinée aux parents, d'un autre quart placé dans la maison à 6% et du reste pour les frais de linge, les cotisations et de quoi se payer un cigare ou une orange le dimanche après-midi. A lui seul le remplacement du trousseau après une année entraînait des frais importants, mais il existait des possibilités de crédit dans la maison.



Fig. 3 : Comptoirs de vente de Grand Magasin.



Fig. 4 : Comptoir de vente de Grand Magasin.

Le système communautaire ou "*modèle mexicain*"

Il faut le dire d'emblée, comme les Barcelonnettes ont dû émigrer faute de débouchés chez eux, ils n'avaient qu'une seule idée en tête : revenir en Ubaye, fortune faite bien entendu. Ils ont accepté toutes les privations pour atteindre ce but, encadrés par un dispositif basé sur le talent individuel mis au service de la communauté.

Le système de solidarité ethnique des Barcelonnettes était très strict, les règles sociales clairement tracées. Les promotions n'étaient pas réservées au cercle familial mais aux Valéians les plus talentueux, aux meilleurs vendeurs et à ceux ayant réussi les différentes "épreuves" imposées. Cette formule communautaire, et non familiale, apporta clairement plus d'efficacité dans la marche des affaires.

Le nouvel arrivant partait de zéro et son premier salaire était plus bas que celui d'un paysan resté en France. On formait les jeunes Barcelonnettes à la vente au comptoir où ils apprenaient à vendre

beaucoup et au plus cher - c'était avant l'introduction des prix fixes, nous y reviendrons - démontrant ainsi les talents qui les élèveraient dans la hiérarchie. Chacun cherche à se faire une clientèle personnelle et à se rendre indispensable dans la maison.

Après 10 à 16 mois, certains partaient dans les fabriques. Leurs chances d'enrichissement étaient alors faibles car la seule promotion possible était celle de devenir contremaître, c'est-à-dire de contrôler les ouvriers indigènes assurant la marche des machines, une tâche non exempte de risques de coups de couteaux de la part de ceux qui s'estimaient injustement brimés.

Les meilleurs, dès qu'ils pratiquaient l'espagnol, étaient envoyés à cheval, en autobus ou en chemin de fer dans tout le pays pour vendre des tissus, tout comme leurs ancêtres en somme qui étaient aussi colporteurs. Les tournées duraient de 3 à 6 mois avant un bref retour à Mexico. Dans les modestes auberges de province il n'y avait que le billard comme distraction le soir. Mais dans les villes les vendeurs de toutes les branches se retrouvaient en joyeuse bande.

Le métier permettait en principe de faire quelques économies et les plus habiles eurent l'occasion d'acquérir un fonds de commerce et de s'installer à leur compte. On attendait du nouvel arrivant qu'il reste célibataire jusqu'à ce qu'il ait amassé une fortune suffisante pour rentrer définitivement en France. La statistique¹ nous dit même que ceux qui se marièrent ainsi tardivement en France eurent moins d'enfants que la moyenne nationale. La colonie considérait que toute relation sentimentale durable ne pouvait que diminuer la rentabilité. Et puis, on ne voulait pas avoir à héberger toute la famille de la femme ; d'ailleurs les Mexicaines ne se plaisaient pas en Ubye. Épouser une Mexicaine signifiait donc renoncer à rentrer. Certains par contre se marièrent au pays lors d'un congé et ramenèrent leur épouse. Dans le meilleur des cas, 15 ans de ce régime dur leur permettait de retourner enrichis en Ubye.

Contrairement aux autres communautés étrangères, les Barcelonnettes firent tout ce qui était en leur pouvoir pour éviter que leurs membres s'assimilent à la société mexicaine. Ce privilège n'était accordé qu'à leurs membres les plus importants. Ce mode de vie austère était souhaité afin que les nouveaux venus tempèrent leur caractère et démontrent leurs qualités de sacrifice et de discipline au travail. Au fur et à mesure de la

progression des affaires, les patrons désirèrent ouvrir des succursales dans différentes villes du pays. A cet effet, ils s'associèrent avec leurs meilleurs employés, leur confièrent la gérance de ces succursales et leur accordèrent les crédits nécessaires pour se constituer un stock initial. En somme, ce que nous appelons de nos jours travailler en franchise.

Avec le temps, ces associés devinrent seuls propriétaires de ces succursales. Toutefois, le réseau de dépendances continuait, les anciens patrons devenant les fournisseurs de marchandises et les bailleurs de fonds des jeunes nouvellement établis. Cette relation au demeurant cordiale et harmonieuse compensait en quelque sorte l'élan qui poussait les jeunes à créer la concurrence en devenant indépendants, avec le besoin de maintenir unis les membres de ce que l'on peut appeler le cartel du vêtement. Comme ils travaillaient en quelque sorte en circuit fermé entre gens de connaissance, étant tous clients les uns des autres pour la production et la distribution, les affaires y gagnaient en sécurité.

Avec ce système clanique fort, les Barcelonnettes devancèrent largement les autres communautés d'immigrés et assurèrent leur suprématie. Le but premier étant de faire fortune et de rentrer au pays, un autre élément contribua au développement continu de ces entreprises : le réinvestissement au sein de la communauté au moment de revendre et de quitter. Comme ils ne s'autorisaient à rapatrier qu'un montant plafonné, suffisant toutefois pour assurer une rente à vie dans la Vallée, le reste profitait aux repreneurs. Autres avantages, ces retours augmentaient pour les jeunes l'espoir de devenir patron, rajeunissaient la direction des entreprises et leur évitaient d'avoir de vieux dirigeants indébouillonnables et sans dauphins formés à leur succéder.

Dernière spécificité propre aux Barcelonnettes, ils disposaient d'une norme sociale qui récompensait les comportements honnêtes et scrupuleux. A contrario c'était le boycott, l'expulsion ou l'exil qui attendait celui qui trahissait la confiance des siens. Une des règles les plus sévères interdisait d'engager un Barcelonnette qui aurait été renvoyé par un autre Barcelonnette.

C'est sous les auspices de la *Société Française de Bienfaisance* surtout que toutes ces affaires se traitaient. La relative petite taille de la colonie lui évita d'avoir à fragmenter son pouvoir et put ainsi rester forte. Cette *Société Française de Bienfaisance* fut un modèle du genre en

terme d'assistance et de secours, de maison de santé, d'assurance, de distribution de rentes, de caisse d'épargne ; elle offrait même un cimetière. D'autres sociétés françaises sont également créées, du *Cercle français* à la *Société philharmonique*. Cet ensemble de règles maintint, du moins durant une bonne partie du 19^e siècle, la capacité d'entreprise des Barcelonnettes et le capital de confiance acquis par le groupe auprès de la société mexicaine.

L'influence française, *el afrancesamiento*, s'étendait de la mode aux manifestations artistiques. Les centres de réunion français devinrent les lieux de rencontre obligés de l'industrie et de la finance mexicaine pendant la dictature. On peut dire que les Barcelonnettes assimilèrent les Mexicains plus qu'ils ne s'assimilèrent eux-mêmes, mais cela changera à la génération suivante. A titre de comparaison, disons que la colonie libanaise au Mexique était par ses pratiques totalement à l'opposé de la colonie française et que la colonie espagnole tenait des deux systèmes.

Le Mexique avant la dictature

Sans retracer l'histoire du Mexique, son contexte nous importe. En 1821 le Mexique devient indépendant et la République fédérative est proclamée en 1824. En 1848, en guerre contre les Etats-Unis, le Mexique perd plus ou moins la moitié de son territoire.

Le pays avait donc conquis son indépendance mais se trouvait dans un état anarchique. Il souffrait du banditisme, il avait une dette extérieure énorme et il aspirait à la paix intérieure et à une politique stable (avec pas moins de 58 gouvernements qui se succèdent en 40 ans, dont 56 n'arrivent pas à leur terme). Les routes sont donc peu sûres, la police absente, la justice inexistante. Jacques Arnaud par exemple, alors âgé de 47 ans, trouvera la mort, assassiné en 1828 par la bande d'un *ami*, sur la route de Guanajuato en accompagnant un transfert d'argent.

Suit une période que l'on peut qualifier de française, avec l'aventure de Napoléon III qui laisse Ferdinand Joseph Maximilien, archiduc d'Autriche, devenir empereur du Mexique en 1864 et qui sera fusillé trois ans plus tard à Querétaro. Les Barcelonnettes ne sont pas inquiétés par les retombées négatives de l'invasion de la France grâce à la notoriété dont ils jouissent. Au contraire, ils peuvent même vendre quelques coupons de tissus à l'armée...

Arrive Benito Juárez, l'Indien, l'âme de la résistance mexicaine à l'empire de Maximilien, qui devient président en 1867 et lance une série de réformes économiques. Mais il mourra en 1872.

Le Porfiriat

Cet environnement politique instable et peu favorable aux Barcelonnettes va s'inverser avec l'arrivée d'une sorte de dictateur, le général Porfirio Díaz. Les dictionnaires nous disent qu'il est métis, né en 1830 dans une famille pauvre, qu'il fut président pendant 33 ans, à l'exception d'un mandat de 4 ans où il dut céder la place. Il s'exila à Paris en 1910 et y mourut en 1915. Ils ajoutent qu'il a posé les bases d'une économie moderne en facilitant l'investissement des étrangers, et plus particulièrement français, pour contrebalancer l'influence des Etats-Unis.

Derrière cette sobre biographie se cache une dure réalité, celle d'un gouvernement cruel et despotique dont la devise était *Ordre et Progrès*, qui accordait des privilèges aux riches et réprimait dans le sang toute contestation de la classe ouvrière. Durant cette période, les entrepreneurs barcelonnettes deviennent l'interlocuteur préférentiel du gouvernement mexicain.

La modernisation du pays entreprise par Porfirio Díaz profite aux Barcelonnettes : routes, chemins de fer, ordre et sécurité. Ils contrôlent maintenant le secteur de l'industrie textile et de sa distribution dans tout le Mexique. Cinquante ans après leur arrivée, ils possèdent de nombreux magasins de détail (tissus pour vêtements, linge de corps, linge de maison), un réseau de représentants dans tout le pays et des comptoirs d'achat de gros et de demi-gros en Europe avec d'importantes ramifications en France et en Angleterre. Ce succès attirera neveux et amis de l'Ubaye et du Queyras (qui est une vallée voisine) au Mexique.

On le devine, et on va le voir plus loin, les patrons n'ont jamais les mains tout à fait blanches. Car cette étonnante réussite économique ne saurait masquer la dure réalité quotidienne d'une grande partie des émigrants, employés et ouvriers. Pendant cet âge d'or, les Barcelonnettes ne se limitent pas à l'industrie du textile, ils mettent aussi en place de solides structures financières et prennent une part active dans la direction de nombreux établissements bancaires et détiennent même le monopole de l'émission des billets...

Des cajones de ropa aux Grands Magasins

Au début, vers 1840, le commerce de vêtements est pratiquement ambulante, la marchandise étant gardée dans des grands coffres dont on ouvrait le couvercle, dans les rues ou sur les places. C'est le *cajón de ropa*. Ils ne seront d'abord qu'une vingtaine à pratiquer cette forme de vente à Mexico, le double en comptant les autres villes. Ensuite, tout en devenant des boutiques fixes, le nom est conservé. En 1886 il y aura plus de 110 établissements implantés dans les principaux centres urbains.

Après les *cajones de ropa* les commerces devinrent fixes, mais toujours très modestes d'apparence : un immense comptoir parallèle à la façade, le reste de l'espace étant ouvert sur la rue, sans vitrine. La clientèle représentait la classe modeste de la population. Les propriétaires s'approvisionnaient sur place auprès de maisons tenues par d'autres étrangers. Mais dès 1863, avec l'introduction du transport de fret entre Saint-Nazaire et Vera-Cruz ils purent s'affranchir en faisant venir leur marchandise directement, et plus tard en ouvrant eux-mêmes des maisons de gros et de demi-gros avant, stade ultime, de produire au Mexique même. Ils firent d'autres affaires encore, spéculatives, liées aux différents taux de change, aux cours des marchandises, aux effets indirects de la guerre de Sécession américaine et à la présence de l'armée française au Mexique.

L'argent amenant l'argent, vinrent enfin les grands magasins qui représentent avec ostentation la forme la plus aboutie et la plus visible aussi du génie des Barcelonnettes. Outre les vêtements, ces commerces offrent progressivement toutes sortes d'objets d'ameublement tels que tapisseries, rideaux et tissus bien sûr, mais aussi du mobilier, le tout provenant de leurs propres ateliers.

Tous ces établissements n'ont pas survécu jusqu'à nous. Voici trois exemples.

En 1968 le *Centro Mercantil* s'est converti en *Gran Hotel de la Ciudad de México*. On peut encore y voir, à une minute de la cathédrale et du palais présidentiel, son hall d'entrée absolument saisissant, avec ses balustrades en fer forgé, ses poutrelles métalliques, ses ascenseurs vitrés et sa verrière zénithale multicolore. L'édifice date de 1898, de l'ingénieur et architecte Daniel Garza. Son architecture correspond à celle en vigueur sous le Porfiriato, avec poutrelles métalliques et béton. C'est le

premier édifice de la capitale avec des éléments Art nouveau, dont la verrière du plafond, de Jacques Gruber de l'école de Nancy.



Fig. 5 : Le Palacio de Hierro (le Palais de Fer), le 1^{er} Grand Magasin de Mexico (1888-1891).

Quant à lui, le *Palacio de Hierro* est un bon exemple de la vision des Barcelonnettes et de leur conduite magistrale des affaires. Les propriétaires de l'ancienne échoppe de vêtements *Las Fábricas de Francia* - qui était déjà moderne pour l'époque - mandatent un architecte français pour édifier en 1888 sur un terrain de 625 m² un immeuble de 5 étages qui devra être le premier grand magasin de Mexico, inspiré par ceux qui existent déjà à Paris, New York, Londres et Chicago et aussi le premier immeuble de cette importance fait de fer et d'acier. Tout au long de la construction les gens se demandaient avec curiosité d'abord, puis avec étonnement en voyant les imposantes grues soulevant les poutrelles métalliques venues de Belgique "*quel palais de fer sont-ils en train de construire ?*".



Fig. 6 : Façade néo-classique du Centro Mercantil (Sébastien Robert et associés), Mexico.

Et c'est ainsi que naquit ce nom de *Palais de Fer*, *El Palacio de Hierro*, que les propriétaires décidèrent d'adopter en 1891 lors de l'inauguration, en signe de reconnaissance de la popularité déjà acquise.

Cette renommée continuera puisque le Palais de Fer fut agrandi 7 ans plus tard, alors que la capitale comptait 575'000 habitants. Et deux ans plus tard encore, en 1900, favorisés par la politique gouvernementale de développement industriel, les propriétaires purent encore ouvrir une nouvelle manufacture de vêtements, parapluies et meubles de 24'000 m². Nouveaux développements en 1909, puis en 1911, et nouvelle première, avec une autre annexe comportant des étages inférieurs consacrés à la vente. Malheureusement le feu détruisit entièrement le bâtiment en 1914.

La vente continua dans des locaux de fortune dispersés en attendant que le nouvel édifice, le premier en béton armé, réalisé par l'architecte français Paul Dubois, ne soit terminé en octobre 1921, avec éléments décoratifs Art nouveau et Art déco tels que ses balustrades en fer forgé et son vitrail du plafond du Français Jaques Gruber, celui du *Centro Mercantil*.

L'acquisition des maisons voisines permit de nouveaux agrandissements qui eurent lieu en 1925 et 1928. Et l'histoire continue puisque après la 2^{ème} guerre mondiale il se construira un premier magasin en périphérie, mais restons-en là.

Dernier exemple, *El Puerto de Liverpool*. En 1847 Jean-Baptiste Ebrard dispose d'un *cajón* à Mexico. En 1872 il commence à importer des marchandises à partir de Liverpool. Très fort dans la mode, il s'impose auprès des dames de la bonne société. Il meurt en France en 1895. Aujourd'hui, le groupe compte 23'000 collaborateurs.

Pratiques commerciales et améliorations sociales

Pratiques commerciales nouvelles et améliorations sociales peuvent être mises au crédit de la direction du *Palacio de Hierro*. Ainsi au début du 19^e siècle, on marchandait même dans les grands magasins. Les gérants décidèrent de mettre fin à cette pratique qui manquait de sérieux en introduisant les prix fixes en 1893.

Autre innovation, sociale celle-ci, en 1904, la fermeture du dimanche, une nouveauté dans ce pays où les commerces restaient ouverts sept jours sur sept. En 1923 furent accordées les vacances pour le personnel et débuta un service médical, ceci également sans contrainte gouvernementale et donc des années avant l'entrée en vigueur des lois correspondantes. Toutefois, ces mesures sociales resteront insuffisantes, d'autant plus qu'un monde sépare tous ces gens mal payés de la clientèle pour qui ils travaillent.

La publicité

A cette époque, le Mexique était très au fait des nouveautés et avait la prétention de se moderniser, tant par des réalisations techniques ou industrielles que par le souci d'embellir la capitale. On commence à créer des besoins de consommation, en particulier pour la femme. L'image

jouera un rôle important dans la publicité des magazines illustrés et les femmes représentent pour les grands magasins la clientèle idéale. Ils lui ménagent des espaces où elle pourra faire seule ses achats en toute sécurité.

L'exploitation, si on peut dire, du prestige social est cachée dans le message publicitaire : on annonce l'ancienneté du commerce, sa fréquentation par des gens de bon ton, par l'aristocratie et par les gens à la mode, actrices ou chanteurs d'opéra. Sans parler des prix obtenus dans les expositions universelles si à la mode alors. Selon le produit à vendre, la femme est vue tant comme femme qui décide des achats du ménage - tout en étant le reflet de la réussite de son mari - que comme la femme libre qui s'habille à sa guise ou qui fume.

Les fabriques

Soucieux de maîtriser aussi la production, les Barcelonnettes passent peu à peu d'une politique commerciale à une politique industrielle. De son côté le gouvernement imposa l'engagement de la main d'œuvre nationale dans des usines de production, ce qui diminuait d'autant les importations.

L'ère des grandes compagnies commence en 1896 avec la création à Veracruz de la *Compagnie Industrielle d'Orizaba* et la *Compagnie Industrielle Veracruzana*. Des filatures avec opérations de tissanderie et d'impression de tissus furent créées comme celles, proches, de *Río Blanco* et de *Santa Rosa* dans l'Etat de Veracruz. Un affluent de rivière (le río Blanco) traversait l'usine et lui apportait, grâce à des générateurs, le courant électrique nécessaire. En 1910, il existait 133 fabriques de toutes sortes qui occupaient 30'000 ouvriers et où au moins un Barcelonnette siégeait au Conseil d'administration.

Mais ces images idylliques, ces ouvriers correctement habillés et posant sagement pour la photo, cette belle usine, ces machines modernes à l'intérieur, ce succès aussi, cette suprématie industrielle et commerciale cachent une réalité sociale tout autre. Cela ne nous surprend pas, l'Europe ne faisait guère mieux à l'époque.

Les griefs à l'encontre du patronat étaient importants : journées de travail de 12 heures dans de mauvaises conditions, salaires de misère (régulièrement amputés d'*amendes*), contrôle absolu des activités des

ouvriers et abus dans les magasins pour ouvriers et au mont-de-piété. Et pendant le Porfiriato, il était interdit aux ouvriers d'appartenir à des organisations ou de défendre leurs droits de quelque manière que ce soit, sous peine d'amendes ou de prison. Les ouvriers demandèrent quand même au gouvernement de Porfirio Díaz d'arbitrer leurs requêtes vis-à-vis du patronat, mais ils n'obtinrent pas l'appui souhaité.

Une première grève fut alors déclenchée en 1906 par des mineurs de l'Etat de Sonora en vue d'obtenir des salaires plus élevés. La répression se solda par des morts et des blessés. Le mouvement syndical prit de l'ampleur et c'est à Río Blanco que s'ouvre une nouvelle page importante des mouvements sociaux ouvriers du Mexique avec la grève de Río Blanco, fruit d'un des plus forts syndicalismes au niveau national et précurseur de la révolution mexicaine.



Fig. 7 : Extérieur de l'usine de Río Blanco avec les ouvriers, Mexique.



Fig. 8 : Atelier de filature, Mexique.

Le 7 janvier 1907 les ouvriers se présentèrent en famille devant l'usine, refusant de travailler. Tout dégénéra rapidement après qu'un employé de l'établissement de prêt sur gage eut tué un ouvrier, si bien que la direction dut faire appel à l'armée pour rétablir l'ordre. Cette dernière organisa une véritable chasse à l'homme, non seulement à l'usine, mais à travers toute la municipalité, tuant non seulement les ouvriers rebelles, mais encore leurs épouses et enfants, et fusillant ceux qui tentaient de s'échapper en train ou dans les montagnes.

Cette terrible répression coûta la vie à plusieurs centaines de personnes.

Peu après, nous dit un texte récemment publié par le gouvernement mexicain², le général fut chaleureusement reçu par la direction de l'usine. Le lendemain matin, trois leaders ouvriers furent fusillés devant l'usine, en présence de très nombreux ouvriers. La mort des dits "*martyrs de Río Blanco*" entraîna un vaste mouvement d'indignation populaire dans tout le pays et accéléra le processus révolutionnaire.

Connue maintenant sous le nom de *Ciudad Mendoza Veracruz*, la fabrique est actuellement désaffectée, mais son site a été converti en un *Museo Comunitario* inauguré en 2001 retraçant l'histoire économique et sociale de ces 100 dernières années d'activité. Une salle y est dédiée aux Français, une façon de reconnaître qu'ils ont été les fondateurs de cette communauté.

S'intégrer ou rentrer au pays

Après le départ du général dictateur Díaz le pays retombe rapidement dans l'anarchie et la guerre civile. En même temps éclate la 1^{ère} guerre mondiale et de nombreux employés des grands magasins se portent volontaires pour revenir combattre en France.

L'intégration politique des Barcelonnettes, leur mexicanisation, s'est faite par nécessité, pour des raisons essentiellement économiques et politiques, afin de préserver le patrimoine accumulé et aussi les bonnes relations, ceci au moment et à la suite de la promulgation de la Constitution de 1917. La souveraineté mexicaine était rétablie au détriment de l'*omniprésence étrangère*. Des lois allant dans ce sens entrèrent en vigueur. Ainsi en 1930 par exemple, le nombre d'étrangers dans les entreprises ne devait pas dépasser 10%.

La colonie Barcelonnette abandonne ses pouvoirs et s'identifie toujours plus au monde mexicain dont elle rejoint la communauté et prend la nationalité. Avec la fin du *rêve mexicain*, 500 familles environ rentrent au pays. Une dernière vague d'émigrants rejoint le Mexique dans les années 1950, ils ne sont plus qu'une dizaine à le faire dans les années 1960.

Actuellement on estime à environ 50'000 les descendants des Barcelonnettes dispersés sur tout le territoire mexicain, bien plus nombreux que les habitants de la Vallée. Bien que totalement intégrés, ils ne perdent pas entièrement pour autant le souvenir de leurs origines. Ainsi une société fondée en 2003 souhaite "*préserver la mémoire et l'identité des descendants des Français au Mexique...*"³.

Les villas

Le Musée de la Vallée à Barcelonnette est installé dans une des villas construites par de riches négociants après leur retour au pays. Le musée a

trois étages, il n'est pas immense et contient néanmoins des salles consacrées à des thèmes historiques autres que l'émigration.

Il n'y eût guère que 10% environ des émigrants à rentrer, surtout parmi les plus fortunés (dans toutes les acceptions du terme : intelligence, santé et argent). Ils marquèrent d'une manière encore visible l'urbanisme de Barcelonnette et de Jausiers par la construction, étalée entre 1880 et 1930, d'une soixantaine de villas entourées de parcs. En fait, vers 1870, les premiers à rentrer, les moins fortunés aussi peut-être, investirent dans la terre. Ils redeviennent agriculteurs et se fondent dans la population. Toutefois, les suivants, ces patrons enrichis que les Ubayens dénomment désormais *les Américains* ou *les Mexicains*, voulurent marquer leur succès et ainsi commencèrent les constructions de villas. Simultanément ils s'impliquent politiquement, socialement et financièrement en Ubaye en devenant maires, donateurs ou banquiers.

Au Mexique, les grands magasins à l'architecture à la fois innovatrice et spectaculaire étaient la marque de la vision à long terme et du sens des affaires de leurs commanditaires. Pour l'édification de leurs villas d'été, ces industriels vont à nouveau s'entourer d'architectes connus dont certains ont déjà travaillé pour eux au Mexique. Cependant, pas d'exotisme, pas de réminiscences du pays coloré où ils vécurent, pas de petite note "coloniale", sauf parfois un nom mexicain, unique rappel. Ainsi donc, pas de maison style "retour d'Amérique" et bien sûr aucune extravagance orientale. Pas non plus de style local ou de néo-classique.

Non, ce qui compte, c'est d'exprimer avant tout l'image du progrès et de la réussite sociale. Barcelonnette et Jausiers prennent progressivement un air de ville de villégiature ou de station balnéaire. Et comme ils ont fabriqué et vendu meubles et décors au Mexique, ils conçoivent également l'intérieur de la villa comme un produit manufacturé. Leurs architectes, avec le concours de maisons spécialisées en décoration, vont leur livrer une maison décorée et quasi meublée. L'extérieur sera très étudié aussi, depuis les motifs du portail jusqu'au choix des plantes.

Les premières maisons auront un immense verger et une maison fermière, tous deux remplacés dans la nouvelle génération de villas par des espaces de récréation et de sport, ainsi qu'un garage dans les dernières années, alors que simultanément la surface du potager, et aussi celle de la parcelle, se réduit considérablement.

Pour le promeneur d'aujourd'hui, beaucoup de ces demeures restent relativement cachées par des murs, des haies ou des rideaux d'arbres. Hors-saison elles ont l'air un peu abandonnées, car, aujourd'hui comme à l'époque de leur construction, leurs propriétaires habitent sur la Côte d'Azur ou à Paris. La villa la plus proche du centre de Barcelonnette est devenue un musée, deux ou trois autres servent à l'Administration, l'une a proposé un temps des chambres d'hôtes, alors qu'à Jausiers une autre encore est devenue un restaurant gastronomique offrant quelques chambres. Quant à la plus spectaculaire, à Jausiers toujours, elle a récemment fait l'objet d'une promotion immobilière.

Tout un cours d'architecture pourrait être fait en étudiant le plan de développement de Barcelonnette, le plan des propriétés et le plan des villas. Mon propos se limitera à montrer la continuité de l'idée d'ostentation de ces commerçants qui ont fait des rues de Mexico un petit Paris et de Barcelonnette une annexe de la Côte d'Azur.

Jusque vers 1890 les modèles architecturaux restent sages et conventionnels. Au mieux, on recherche un style simple, en harmonie avec le lieu, "*genre suisse*", ou à la Mansart. Rien d'américain donc, mais également rien de local.

La période la plus faste couvre les 30 années suivantes et voit l'émergence de la *villa-château*, avec l'architecte Eugène Marx notamment, et, il faut le redire, sans influences architecturales ou décoratives extra-européennes. Le Château des Magnans, édifié entre 1903 et 1914, est un bon exemple de pastiche de style néo-gothique bavaro-méditerranéen.

L'architecture passe donc au second plan, sauf dans le cas de la villa Costebelle construite en 1914 par l'architecte italien Ramelli, installé à Lugano, qui apporte des références de son pays. On y découvre les premiers éléments de modernité : toit à faible pente, large baie vitrée, garage intégré à l'immeuble. Finalement, seul compte vraiment ce goût de l'ornementation, qui plus est, industrielle. Les éléments du décor (de la cheminée au papier peint) sont tous puisés dans les catalogues de nombreuses entreprises bien françaises et ayant reçu toutes sortes de prix aux différentes expositions universelles.



Fig. 9 : Villa-château de Magnans à Jausiers.



Fig. 10 : Villa abritant le Musée de la Vallée de Barcelonnette.

Le recours à des artistes intervenant sur un projet spécifique reste exceptionnel (par exemple pour la Villa Bleue de 1931 de l'architecte basque Joseph Hiriart et d'une équipe d'artistes-décorateurs de talent).

Dernière période à partir des années 30, avec des villas plus modestes et l'apparition de l'Art déco, mais aussi une raréfaction des commandes.

Les tombeaux

Pour terminer, il faut mentionner les tombes des Barcelonnettes, dans la suite logique de leur souci de manifester jusqu'au-delà de la mort leur réussite en affaires. Ces tombes monumentales, construites parfois en même temps que la villa et visibles dans tous les cimetières de la Vallée, montrent le savoir-faire des tailleurs et marbriers Italiens et une grande diversité de pierres et de marbres sculptés.



Fig. 11 : Cimetière de Barcelonnette.

Pour aller plus loin

Pour cerner ce thème d'émigration plus complètement encore, il aurait fallu se pencher sur les tableaux de chiffres de l'économie, voir quelle fut la balance des échanges commerciaux entre la France et le Mexique, étudier de plus près les affaires réalisées au Mexique, évaluer la situation de ceux qui n'ont pas pu rentrer, soupeser les avantages que la Vallée a retiré de ces échanges, se demander ce que devinrent les jeunes femmes dans une Ubaye sans beaucoup d'hommes à marier, et puis aussi suivre les activités des Français d'autres régions, ou dans d'autres pays comme la Californie ou l'Argentine, et les comparer à celles des ressortissants d'autres nationalités.

Mon but n'était que de vous montrer les réalisations de cette population tenace et organisée.

Pensez à réserver en août prochain quelques nuits à Barcelonnette pour assister à son festival mexicain et latino-américain. Musique, villas et Musée de la Vallée vous attendent.

Bibliographie

Homps Hélène, *Les références culturelles des émigrants mexicains de la vallée de Barcelonnette : du grand magasin à la villa*, in : http://www.revue.inventaire.culture.gouv.fr/insitu/insitu/article.pdf?numero=4&id_article=d10-969

Homps-Brousse Hélène, conservatrice du Musée de la Vallée, Barcelonnette, *Villas en Ubaye. Retour du Mexique*, L'Inventaire, 2002.

<http://www.iea.gob.mx/efemerides/efemerides/biogra/rioblanc.html>
(*La matanza de Río Blanco*)

<http://www.rfm.org.mx/menus/rescatandolamemoria34.html>
(Liste de 129 ouvrages sur l'émigration française vers le Mexique)

<http://sabenca.org/liste%20des%20publications.html>
(Quelques publications en vente à Barcelonnette)

http://www.usal.es/~econapli/2_dtea/2005/dtea0305.pdf
(Intéressant article en espagnol sur l'émigration vers l'Amérique et la capacité d'entreprise au Mexique à la fin du 19^e siècle)

<http://vaginayo.perso.cegetel.net/lesnomsdesrues/index.html>
(Noms des rues des personnages illustres de Barcelonnette)

L'auteur remercie Madame H. Homps, conservateur du Musée de la Vallée, pour son aimable collaboration.

Sources des photographies :

Ph. Martin pour les Fig. 1, 2, 9, 10, 11.

Musée de la Vallée de Barcelonnette pour les Fig. 3, 4, 5, 6, 7, 8.

¹ http://www.usal.es/~econapli/2_dtea/2005/dtea0305.pdf

- Felipe de Jesús Bello Gómez, *Emigración a México y Capacidad Impresarial a fines del siglo XIX*; - Universidad de las Américas - Puebla / Salamanca, España, Junio 2005. Il commente François Arnaud, *Les Barcelonnettes au Mexique* : extraits de documents et notions historiques sur la vallée de Barcelonnette (1891:97).

« (...) se resalta que un elevado porcentaje de los emigrantes que regresaron de México resultaron poco fértiles. Así, por ejemplo, entre una muestra de los emigrantes que habían vuelto a Barcelonnette para fines del siglo XIX, el 36% resultaron estériles, cuando la media en Francia apenas superaba el 10% ».

² <http://www.iea.gob.mx/efemerides/efemerides/biogra/rioblanc.html>

- *Calendario Cívico del Gobierno del Estado de Nuevo León*, 1990: « Cuando los miembros del ejército terminaron con su brutal matanza en esta ciudad, las campanas de la Iglesia doblaron sin cesar, mientras las mujeres enlutadas - viudas y huérfanos-, recorrían las calles buscando a sus muertos. Pocas horas después el general Rosalino Martínez era agasajado por los industriales dueños de la fábrica de hilados ».

³ Auteur non mentionné, "L'intégration des citoyens et des étrangers dans la "République métissée" : *Le Mexique creuset ou assimilateur de cultures ?* Journées d'études sur "L'Espagne et l'Amérique latine : Flux migratoires du XIXe siècle au XXe siècle" ; Univ. Paris 8 - Instituto Ortega y Gasset - Collège d'Espagne, Cité internationale universitaire de Paris, 4 juin 2005.

Sgg.leglobe.martin@bluewin.ch